

A Oussama Ben Laden

Introduction :

Tu ne te rends pas compte. Depuis ta caverne. Tu te fais filmer, devant, à l'annonnant d'une voix qui est, dit-on, douce, tes «vérités», transcendantes, enfin, le prétends-tu, et tes appels aux meurtres. Tu ne te rends pas compte – tu es la «star», internationale, de notre Temps – jusqu'à la révélation de ta mort, et le monde, et ton monde, cherchera alors un remplaçant. Pour l'instant, tu occupes bien ton rôle, celui d'ennemi public numéro 1 de l'Occident, et figure épique de la rébellion pour quelques musulmans – quelques, ..., c'est bien sûr un euphémisme. Comme les hommes des Cavernes (tiens, au fait, la Préhistoire fait-elle partie de l'Histoire de notre espèce, pour l'Histoire, vue par ton Islam ?), il paraît difficile de vouloir et de pouvoir dialoguer avec toi. Tu sembles parler un langage, mais comme un «barbare», mais pouvons-nous nous parler, parler une langue commune ? Je ne crois pas que cela t'intéresse. Je suis «blanc», je ne suis pas, et je ne serais jamais «musulman», *muslim*, et, même s'il m'arrive de feuilleter le Coran, ce n'est ni avec déférence, ni à genoux, mais avec la même distance que je peux lire des livres de «vérité». Tiens, je ne suis pas non plus chrétien, et donc je n'appartiens pas à la «communauté du Livre», et je précise pour te rassurer, puisqu'il semble que tu les haïsses encore plus que les «Blancs», que je ne suis pas juif. Ni, ni, ni – suis-je donc rien ? C'est possible et je me demande finalement si je ne préférerais pas choisir être rien plutôt que de devoir prétendre à une «humanité» qui ferait de toi «mon frère». Je précise qu'il s'agit d'une question que je me pose – et que je n'ai pas encore la réponse, que je cherche cette réponse par ce «dialogue». Tu vois, «l'indifférence» peut aller très loin puisque je préférerais être, tiens, un chien, ou un oiseau, ou une baleine, plutôt que d'être ce que je suis, un être humain, *comme* toi – je veux dire par là que je remercie, Dieu, les Dieux, de ne pas être dans ta peau, de ne pas être un meurtrier réjoui, de ne pas être en danger de te ressembler. *Comme ?* Oui, *comme* le fut Hitler, ses cerbères, les nazis, le chef de la secte des Assassins, Nabuchodonosor, ... «Cher» Oussama, je ne veux pas être comme toi – ni même appartenir de près ou de loin à *ton* monde. Je te le dis, car je suis presque certain que tu n'as pas l'habitude d'entendre à ton endroit et à ton intention des assertions aussi tranchées – tu dois vivre dans la «flatterie» permanente de tes hommes qui, c'est que l'on dit en tout cas, te vénèrent. Oussama par-ci, Oussama par-là, il semble qu'ils prononcent plus souvent ton nom que celui du Prophète ou d'Allah lui-même ! Moi, je veux ici mener un dialogue, *fictif*, puisque tu ne peux être là, et que je ne peux être auprès de toi – au fait, où es-tu ?-, avec toi, et te faire comprendre que je suis heureux de savoir que l'humanité n'est pas condamnée à te ressembler, qu'il existe sur cette Terre des hommes, pardon, je veux dire en premier, des femmes, car les femmes sont premières, sont primordiales, des femmes et des hommes d'une grande beauté – *parce qu'ils ne te ressemblent pas, parce qu'ils n'ont pas trouvé la vérité, parce qu'ils ne peuvent concevoir de «l'» imposer à d'autres hommes et d'autres femmes, parce qu'ils préfèrent avant tout l'originalité, l'individualité, plutôt que ton école de masse, la "clonisation" du monde sur ton modèle et celui du «Prophète».* Est-ce que le concept de clonage t'est inconnu ? C'est possible. A force de t'abreuver de la seule culture islamique, et encore, celle expurgée de toutes les nuances que tu

méprises ou excès, ton acculturation de la culture mondiale doit être telle que tu n'es donc pas au courant des derniers développements de notre science. Il se trouve que des chercheurs travaillent à rendre possible la reproduction d'un individu biologique, à l'identique – comme si, par exemple, un chercheur fou essayait de fabriquer deux, trois, ou même plus Oussama ! Quel cauchemar ! Mais toi et tes fidèles talibanesques, vous avez précédé notre science, car vous avez tenté et réussi la reproduction de l'Un prophétique, le modèle de l'homme vrai et bon, habillé d'une grande robe, accompagné de son exemplaire du Coran, avec, à la main, un chapelet, ... Non, c'est sûr, tu ne te rends pas compte. Où que soit ta grotte, qu'elle fût celle de Tora-Bora, en Afghanistan, ou au Pakistan, ou en Iran, tu es un solitaire, accompagné de quelques fidèles pour qui il s'agit de te protéger, coûte que coûte, leur mort même, tu ne te rends pas compte que tu t'imposes au monde, même si celui-ci n'est pas intéressé par toi. En cela, tu es bien la seule star de notre idolâtrie internationale des personnes belles et importantes, nos V.I.P, qui fuit si systématiquement les photographes, les paparazzis, les caméras, les interviews, et cette probité t'honorait si elle était sérieuse, si tu t'effaçais devant ta... - *mission* ? Car tu es donc un homme en *mission* ? Laquelle ? Et qui te l'a *donné* ? Où sont les preuves que tu aies reçu un ordre – de mission ? Et s'il n'y en avait pas ? Vivrions-nous une crise internationale uniquement parce que tu l'as décidé, rêvé ? Tu ne connais sans doute rien au grec ancien (des polythéistes donc forcément mécréants) mais ils nous ont offert un certain nombre de mots, récurrents dans notre langue et dans notre langage, comme celui, archi repassé et froissé de «démocratie», mais aussi celui de *krisis*. *Krisis*, vois-tu, devenu crise en français, signifie précisément *décision* – choix parmi les possibles et détermination d'un objectif et d'une mobilisation des moyens. Cette langue géniale a donc marié le phénomène de la Décision, avec la réalité : une cause entraîne un certain nombre de conséquences, provoque des mouvements attendus ou inattendus. Et bien te voilà. Oussama Ben Laden, où que tu sois, vivant ou mort, tu as fait du monde ton aire de jeu, car tu as décidé que... Tu as décidé que le Coran était la vérité une, toute la vérité, et que nul autre livre n'avait d'importance ; tu as décidé que «l'Arabie», la Terre de naissance de l'homme qui a professé –est-ce si sûr ?- le dit Coran, que cette Terre devait être arabe et purement arabe, ou à tout le moins musulmane, et que nulle ombre d'un «infidèle» ne devait choquer le Soleil qui brille de tous ses feux sur la dite Arabie, tu as décidé que les puissants du monde d'aujourd'hui, nous, et particulièrement les Américains, devaient être punis pour leur puissance et pour les souffrances qu'ils infligeraient aux musulmans, tu as décidé de le faire savoir au monde entier, tu as décidé que des hommes devaient se former aux attaques militaires contre ces puissants, tu as décidé que les musulmans devaient se convertir autant que possible à la guerre contre les «Croisés» - et voilà comment un seul homme peut plonger un monde dans la crise... Mais tu vois, tu n'as pas pris ce monde, notre monde, dans une totale surprise. Car il y a des siècles que nous connaissons la puissance d'un seul homme, de sa décision. Cette crise, grecque, elle est déjà admirablement représentée dans «*Iliade*» et «*Odyssée*». Évidemment, en adorateur totalitaire de ce Coran dont tu penses qu'il est l'alpha et l'oméga de notre vie sur Terre, tu ne connais sans doute rien, ou presque, à ces récits, de guerre – au moins, est-ce un aspect essentiel de ces récits qui sans doute te plairait beaucoup. Car *Iliade* et *Odyssée* (dont je te conteraï plus loin les grandes lignes) sont remplis de guerriers, courageux, qui rarement survivent, pour les plus forts, et souvent meurent, mais avec courage et dignité, des guerriers animés par la conviction de se battre pour leur bien, pour la bonne cause – des guerriers furieux et en phase avec leur violence.

Tes guerriers sont comme cela. Ils chantent, ils dansent, ils disent qu'ils rêvent de la mort – et ils meurent en tuant, à ta gloire, à celle du Prophète, à celle d'Allah. Nos guerriers, ceux qui te pourchassent, font un «métier», un métier au service, certes, de leur nation, mais un métier, sans joie, et ils rêvent, surtout, de «rentrer chez eux», de retrouver leur femme, et leurs enfants, même si cela doit être au prix de ta liberté. Tes guerriers illustrent l'histoire même de la guerre, du désir de guerre, tandis que nos guerriers illustrent l'avenir du monde, des soldats qui ne peuvent être indifférents à leur mission, car ils doivent être sûrs qu'elle est juste, que les moyens qu'ils utilisent sont acceptés par le droit international, par la communauté internationale, qu'ils doivent, autant que possible, éviter de tuer, mais plutôt faire prisonnier, pour que les criminels comme toi soient jugés. Je ne sais pas si tu rends compte de ce que pourrait être pour toi une arrestation. Car nos guerriers sont remarquables. Tu ne réussiras pas à détromper leur attention, et donc tu ne pourras pas te suicider. Un grand criminel nazi, le ministre allemand de la Luftwaffe, de l'aviation, Hermann Goering, a réussi à échapper à l'exécution promise pour sa condamnation, la pendaison, car il a réussi à se suicider en s'empoisonnant. Mangeras-tu ton vêtement ? ou bien essaieras-tu de t'étouffer dans ta barbe ? Quoiqu'il en soit, ces expédients seront les seuls par lesquels tu pourras encore rêver d'échapper au jugement, au procès, aux interrogatoires, de tes juges. Sans doute penses-tu que cette situation est totalement impossible – car tu es sûr de mourir, avant d'être pris, car tu auras sans doute le courage de te suicider avant d'être pris, à la différence du couard d'Irak – sauf si les forces spéciales qui te traquent réussissent à immobiliser tes forces, sans que tu puisses lutter, par exemple avec un gaz anesthésiant, ou une nouvelle arme dont tu ignores tout, et nous aussi... Voilà bien la différence entre «notre» monde et le tien : ton monde est figé dans et par le Coran, ses rites, vos coutumes, les limites de vos cités, le notre n'est pas déterminé car nous vivons une Histoire, nous faisons une Histoire qui n'est pas terminée – et dont la perspective la plus essentielle pour les décennies à venir est ni plus ni moins que la conquête, la colonisation de l'espace interstellaire, le devenir *science-fictionnesque* du monde occidental et du monde en général. Tu ne peux rien contre cela, les musulmans ne peuvent rien contre cela, le Coran ne peut rien contre cela, Allah ne peut rien contre cela – car pourquoi le vrai Dieu, quelque fut-ce son nom, serait contre le développement de l'Humanité qu'il a créée ? Pourquoi ce Dieu qui est censé nous avoir parlé via le Coran voudrait-il que l'on répète ce qu'il a dit – plutôt que de le comprendre ? Pourquoi faudrait-il confondre émetteur et message ? message et code ? De manière bien obscène, tu es un serpent qui se mord la queue – avec ton Coran à tout bout de champ, pardon de chant... Car cette obsession n'a ni queue ni tête. Si le Coran est une part de Dieu puisqu'il s'agit de sa parole, Dieu est-il prisonnier de sa parole, Dieu est-il réduit à n'avoir dit *que* le Coran, à n'avoir été capable que de parler une seule fois, via le Coran, et depuis se tairait ? Mais quel serait cet être tout-puissant ainsi limité ? Parce que tu l'as décidé ? Mais d'où est-ce qu'un musulman peut tirer une telle affirmation, une telle croyance ? *je sais que Dieu a parlé une fois, via le Prophète, et que depuis, il ne parle pas, plus ? Qui et que doivent être les musulmans pour posséder un tel savoir, à priori réservé à de rares initiés ?* Parce que tu n'y as pas réfléchi ? Je te surprends ? Je ne suis ni musulman, ni chrétien, ni juif (et j'ajoute ni bouddhiste, ni, ni...), et pour autant «Dieu», ce qu'il est, sa responsabilité dans la Création, m'intéresse, mieux, me passionne, car je ne récusé *ni son existence ni son influence ni sa puissance ni sa beauté* – possibles.

Seulement, voilà, moi, je ne veux jamais dire, aux autres, «Dieu pense», «Dieu a dit», «Dieu veut», ...- non, car Dieu n'est pas mon père, ni mon copain, ni mon pote, ni mon confident, ni celui qui se confesse à moi. Et à toi ? Si je t'ai bien compris, il ne t'a pas parlé, personnellement j'entends. En fait, tu prétends le connaître, le comprendre et savoir ce qu'il veut parce que, *selon toi*, le Coran est sa parole, et parce que, *selon toi*, tu comprends ce qu'il dit et ce qu'il veut. Tes prétentions sont, en comparaison avec les miennes, *titanesques*. Voilà encore, pour une énième fois, une référence, grecque, dans notre langue : titanique, adjectif selon lequel quelque chose est «grandiose et difficile», comme seuls les Titans, ces enfants du Ciel et de la Terre, étaient capables de... Il faudra que je te parle de cette culture grecque, qui est notre source, mais avant, parlons de toi si tu le veux bien...

1 – Ton existence, épique

Tu es «musulman». C'est «ta» religion. Mais es-tu le créateur de l'Islam ? Non. C'est le Prophète, Muhammad. Et le prophète est-il le créateur du Coran ? Non. Il fut, il l'a dit, simplement un *médiateur*, celui par lequel «la parole de Dieu» a passé. Et le Coran – est-ce un texte «unique» ? Oui et non : oui, car le texte, en langue arabe, est le même, même si nous savons avec certitude qu'il n'est pas, œuvre écrite, de la main du Prophète, qui n'écrivait pas, mais que les Sourates furent notées, au fur et à mesure des années qui suivirent la Prophétie, par des scribes enthousiastes ; mais non, il n'est pas un texte unique puisque dans l'aire d'influence de l'Islam, certains, comme toi, préfèrent retenir, de la parole de Dieu, les invectives guerrières, résumées dans la formule synthétique et problématique du «Djihad», alors que d'autres retiennent au contraire les appels répétés au respect, absolu, de la création, et notamment des hommes – *tu ne tueras point. Tu ne tueras point* ? N'est-ce pas là le premier commandement, reçu par le peuple, Juif, par le don de la Table de la Loi ? Est-ce en raison de cette «origine», les Juifs et leur Dieu, qu'ils disent unique eux aussi, que tu rejettes ce commandement, même répété dans le Coran ? Tu me diras, j'oublie les Sourates qui appellent à punir les polythéistes, les infidèles – et tu auras raison. Le Coran est, sans doute faut-il l'assumer –et c'est à celui qui se veut musulman de le faire, d'expliquer au monde entier pourquoi Dieu lui-même peut être contradictoire, ou bien mal compris, ou bien mal traduit...- contradictoire, plein de contradictions, comme *un souk*, où chacun trouve ce qu'il peut, ce qu'il veut. Pour toi qui te veux un musulman parfait, qu'importe ? Les musulmans qui n'ont pas répondu à ton appel au «djihad» contre nous les Occidentaux, doivent sans doute être abusés par nous, ou alors ne comprennent pas le Coran *comme il faut*. Comme il faut, c'est, vouloir et pouvoir la guerre, la guerre contre ceux qui ignorent, Dieu, Allah, l'Islam, ... Tu incarnes cette volonté, cette détermination. Selon toi, le Coran est unique, LA vérité, totale, absolue ; tu es l'un de ses serviteurs, unique par ta détermination même, par ta flamme, par l'acceptation des risques, par le fait même que tu offres ta vie en sacrifice, si tu dois «mourir» au bout de la traque lancée contre toi par les États-Unis. Selon toi, le Coran, sa parole, échapperait à toute compréhension humaine normalisante, c'est-à-dire qui le place au même niveau que d'autres textes, que d'autres récits. Selon toi, selon tes fidèles, selon des millions de musulmans que nous qualifions d'intégristes, le Coran est au-dessus de tout, parce qu'il vient du dessus de tout, Allah. Mais toi ? Est-ce que ton service de ce trésor fait de toi un homme différent, un homme si particulier que nous puissions, nous, infidèles, nous convertir devant le miracle de l'existence de Dieu, de sa parole ? Non. Car tu es purement et simplement un *chef de guerre*. Le Prophète l'était-il lui aussi ? Oui, tu as raison, par moments, mais encore était-il transporté par une Parole extérieure au monde et par laquelle il ne se comportait pas, du matin au soir, en chef de guerre. Des combats, pour ne pas mourir, ou pour conquérir, le Prophète en a mené, mais il était, lui, réellement menacé par les riches Mekkois qui n'entendaient pas d'une bonne oreille ses appels à la «charité», au partage. Et toi ? Quelqu'un t'a-t-il menacé ? Désormais, oui, c'est chose faite, tu es bel et bien une bête traquée, mais avant – avant les attentats d'Afrique et aux États-Unis ? Non. Le monde te laissait en paix, mais tu n'as pas accepté de laisser le monde en paix. Tu as voulu implanter la guerre dans le monde, partout où cela t'a été possible, partout où cela sera possible. Tu es donc bien un chef de guerre, un stratège, ni plus, ni moins, avec le Coran à la

main. Et en cela, tu déchois. Tu pourrais être un homme inspiré par Dieu, un homme qui prêche, mais tu préfères les armes, combattre, tuer, faire tuer. Et en cela ta vie appartient à *l'épopée*. Tu es un *acteur* de l'Histoire – mais si tu jouais ton rôle, serait-ce sur la trame d'un scénario, hollywoodien, à la «James Bond» ? Car le Coran ne te *comprends* pas – tu n'es pas un homme désigné par le Prophète, connu par, tu n'as pas été *pré-vu*. Tu vis et agis 14 siècles après – et tu définis ta vie par la prise de la parole publique, tu appelles les musulmans à la guerre. Et parce que tu ne t'es pas contenté de cet appel mais parce que tu as créé une organisation, Al-Qaïda, que celle-ci a organisé des attentats, qu'elle continue d'exister à travers le monde pour frapper à nouveaux, par les armes ou par le sacrifice de tes servants, tu es devenu une figure publique – une figure définie par le choix des armes, une vie de guerre. Voilà pourquoi ta vie appartient à *l'épopée*. Par là, nous désignons les récits par lesquels des hommes mettent en jeu leur existence, dans une lutte omniprésente (et fatale), afin de défendre, une cause, une situation, un pouvoir, ou pour l'acquérir. Pour celles et ceux qui, dans le monde, considèrent ton nom, ton visage, ton parcours, tes messages, avec sympathie voire même avec la plus grande affection possible au point qu'ils pourraient même devenir de nouveaux servants de ton organisation, à tes ordres, leur motivation est souvent enthousiaste car tu te confonds avec l'histoire d'une lutte, d'un petit face à un géant, et, si j'osais te comparer avec une histoire juive, de David face à Goliath. Pourquoi ce regard sur toi est-il malgré tout sensé ? Certes, tu es un riche parmi les riches, parmi des êtres qui sont finalement peu nombreux sur cette Terre, mais tu as été déshérité par ta famille, et la fortune que tu possèdes aujourd'hui, tu le dois sans aucun doute à ton habileté capitalistique. Après avoir lutté contre l'Empire soviétique en Afghanistan, avec le soutien logistique des États-Unis, tu t'es retourné contre ceux qui s'étaient servi de toi, et désormais, avec quelques hommes, tu erres et tu te caches, mais tu continues à préparer tes hommes à attaquer, à attaquer la forteresse américaine, mais aussi les royaumes arabes que tu condamnes pour leurs trahisons. C'est pourquoi les dernières images que nous possédons de toi te représentent, soit assis devant une Caverne –voudrais-tu évoquer par là la figure sainte du Prophète ?- ou bien en promenade dans une montagne, comme un homme simple. Ces images sont rares, et pour tes adorateurs, il leur suffit de broder, d'inventer, de te rêver – mais dans leur récit conscient ou inconscient, tu es «l'âme» qui inspire les cœurs et les chœurs, qui appelle à la mobilisation, sis sur le Coran, justifié par Lui, celui qui offre un prénom pour un enfant mâle, un exemple pour de jeunes adolescents en quête d'une quête, ou encore le sujet même d'une chanson. Mais ce que tu ignores, c'est que nous, nous Occidentaux que tu détestes ou voues aux gémonies, nous sommes des experts du récit épique, et des formes narratives – et ce depuis nos fondateurs Grecs, depuis l'Iliade et l'Odyssée que j'ai déjà évoqué. Il est temps pour moi de te faire connaître cette part, fondamental, et encore mystérieuse, de notre Histoire - occidentale. 10 siècles presque avant Platon et Socrate, les cités grecques existaient déjà bel et bien, mais étaient toutes dirigées par des rois, de grands rois – comme le plus puissant, Agamemnon, son frère Ménélas, le futur célèbre Ulysse, roi d'Ithaque. Des Troyens –des habitants d'une grande ville, Troie, aujourd'hui située sur les rives méditerranéennes de la Turquie- étaient en visite auprès du roi Ménélas. Un troyen, Pâris, tomba vivement amoureux de l'épouse de Ménélas, Hélène, un amour réciproque. Malheureuse auprès d'une brute qui ne savait que la forcer, Hélène accepta de fuir son mari, en compagnie de son amant. Première décision, l'amour, éros, méritait que deux êtres, un homme, une femme, fussent égoïstes, en ne pensant qu'à eux. Car Ménélas, furieux, exigea de son frère une aide pour être vengé et laver son honneur. Agamemnon n'attendait qu'un prétexte pour contraindre les autres cités grecques à se fédérer contre Troie – car la ville était riche, brillante, et excitait autant la haine que la cupidité du grand

roi. Agamemnon décida que la guerre contre Troie était juste et nécessaire – seconde décision, décision contestée par bien des Grecs et par le plus grand guerrier de l'époque, Achille. Car beaucoup méprisaient le Roi – pour sa couardise, pour sa cupidité, pour sa méchanceté. Première décision «inconsciente» des Grecs il y a plus de 35 siècles, les rois sont souvent mauvais, et ne méritent pas leur sceptre, leurs titres, leurs gloires, qu'ils usurpent auprès des vrais héros. Toi, le wahhabite d'Arabie Saoudite, n'es-tu pas tenté par une telle mise en cause des Saoud ? Si Achille accepte finalement d'aller guerroyer à Troie par amour de la gloire, Homère nous fait bien comprendre que la guerre est une succession de décisions qui, chacune, ont leurs conséquences, et dont il s'agit de savoir si elles sont bonnes ou mauvaises, mais aussi justes et injustes. Et les Rois eux-mêmes se trouvent soumis à cette interrogation. Depuis cet examen des consciences, toute notre Histoire en est déterminée – la guerre de Troie, racontée par «l'Iliade», est notre première leçon de sagesse, puisque, Homère multiplie les angles et les précisions, la guerre est affreuse, terrible, traumatisante, nullement aimable. Si la lutte – *polémos*, en grec, la racine donc de notre «polémique»-, qu'elle soit fantasmagorique ou réelle, est notre spécialité, du plus puissant au plus misérable, nous avons transformé la lutte, de la guerre, en débats. Car notre Histoire, qui n'est pas finie, est construite sur la lutte, que nous qualifions pour simplifier de «sociale» -les marxistes l'ont appelé la «lutte des classes»-, et que je préfère qualifier pour ma part d'ontologique – c'est-à-dire qu'elle concerne notre être même, en ce qu'elle se joue à l'intérieur de chacun de nous, de l'humanité en tant que telle. Car nous, nous ne nous contentons pas de ce qui «est» - à la différence de l'ensemble des civilisations qui nous ont précédé ou qui nous environnent, et donc de l'Islam. Nous, *nous voulons être des dieux, sur Terre*, et notre «technologie» en est le moyen et l'objectif. Je veux t'expliquer par là que tu as le droit de nous haïr – mais pas pour les raisons que tu énonces. Oui, tu as le droit de nous haïr, car nous sommes les Hommes qui ne laissons pas et qui ne laisseront pas les choses dans leur tranquillité ; nous mobilisons les forces du monde, comme par exemple avec nos centrales nucléaires, mais aussi par notre pêche industrielle. Par là, nous servons le plus grand nombre – les centrales nucléaires produisent de l'électricité et celle-ci sert chacun de nos besoins énergétiques, notre pêche industrielle nourrit elle des millions et des millions d'hommes et de femmes. Mais nous ne sommes pas certains de faire bien, ni de faire le bien – car les centrales nucléaires sont, comme tu le sais (on dit que ton organisation a souhaité et souhaite encore détruire une telle centrale pour provoquer une catastrophe écologique et humaine), dangereuses puisqu'elles peuvent exploser et répandre des radiations toxiques sur des centaines de kilomètres carrés, et notre pêche industrielle pourrait menacer l'écosystème marin. Bien d'entre nous doutent, et même plus, sont convaincus que nous avons tort – mais aucun d'entre ceux qui entendent s'opposer à de tels choix ne le fait avec les armes. Nous vivons dans des démocraties – c'est-à-dire dans des communautés *polémiques*, pour lesquelles il s'agit de choisir, à dates régulières, nos représentants, et leur «politique». Nos débats ne sont pas nécessairement amicaux ou tendres, et lorsque nous choisissons, ceux qui perdent les élections ressentent une grande tristesse, car ils savent que, pour plusieurs années, la représentation officielle de leur pays ne sera pas en accord avec leurs pensées et leurs sentiments. Parce que nous vivons dans une démocratie, où nous avons l'opportunité de décider et de diriger même notre pays, nous ne pouvons pas prendre les armes – c'est même la définition même de ce régime qui ne semble pas avoir ta sympathie : les hommes déposent les armes, décident de ne plus les utiliser, et acceptent de parler, de se parler. Nous avons eu en notre sein, et nous en connaissons sans doute encore dans les décennies à venir, des organisations terroristes, qui combattaient «contre le système» (en France, l'une d'elles, «Action Directe» a été démantelé par

la police, ses membres, arrêtés, emprisonnés, jugés, condamnés à la prison à vie, et aujourd'hui, ombres parmi les ombres). Je sais que tu méprises ce que tu définis sans doute par du verbiage de mécréants, la des-mots-cratie. Mais je dois te l'expliquer car il s'agit tout de même de l'organisation mondiale qui est en train de prendre le pas sur les organisations sociales et politiques «*tyranniques*» - et notamment celles qui prédominent dans les pays arabes. Toi qui as servi contre l'Empire Soviétique, contre lequel toutes les démocraties occidentales étaient liguées, et particulièrement avec et autour des États-Unis, ne l'as-tu donc pas compris ? Les démocraties savent lutter à mort, et y réussissent bien, et mieux que les tyrannies, car elles s'appuient sur un soutien massif et intelligent de ses membres, à travers leur compétence diverse, leur sentiment, illusoire ou non, de défendre, la, liberté, et au moins, leur liberté. La démocratie n'est pas un régime «*mou*» car il s'impose sur et contre les régimes non-démocratiques – la démocratie n'est pas démocratique au sens où elle tolérerait sa négation. Cette lutte fut et est *épique* – mais elle s'oppose à la tienne. Tu le sais donc : il s'agit d'une lutte réelle, donc *à mort*. Tu en appelles à l'assassinat des Occidentaux, des mécréants – notre existence même, notre volonté, signifient la recherche de ton exécution – et donc nous sommes face à face, deux «*mondes*» qui se promettent la mort. Et qui peut gagner ? La lutte est inégale – car quoique tu en aies, tu n'es qu'un homme, seul, malgré tes 15000 sympathisants actifs à travers le monde. Qu'est-ce que 15000 face à des millions ? Tes fidèles peuvent commettre des crimes – et il est vrai qu'ils sont façonnés par ton organisation pour cet objectif-, ils ne peuvent réussir plus, et, plus le temps passe, plus ils sont fragiles face à nos techniques de repérage, d'identification, de coercition – dont se réjouissent nos actuels et futurs fascistes... S'il paraît normal que tu puisses appeler aux meurtres, puisque cet appel te définit, ceux qui luttent officiellement contre toi se voit reprocher qu'ils puissent afficher cette lutte et exprimer cette intention. Le Président Georges W. Bush fait souvent l'objet de critiques parce qu'il *te ressemble*, avec naïveté et tranquillité, dans son manichéisme inversé, parce que, malgré sa religiosité, malgré ses références chrétiennes, il n'hésite pas à déclarer la «*guerre au terrorisme*», c'est-à-dire l'usage de la mort pour les meurtriers. Si tu en as le droit parce que beaucoup te jugent tout simplement fou, le Président de la plus grande puissance mondiale n'a pas le droit d'être officiellement manichéen – même si la majorité des Occidentaux préféreraient et préféreront te savoir mort, ou aux arrêts, même si cette majorité est tout aussi manichéenne que Georges et toi. Georges aurait du faire faire – et se taire, faire *comme si* une piqûre de moustique n'était que ce qu'elle est, et secrètement, te faire traquer, et pire encore. Mais voilà, tu as contraint *le monde narratif occidental à se maintenir dans l'épopée*, après cette guerre froide qui se terminait, et que nous nous débarrassions du manichéisme. Veux-tu que je te dise – par moments, je te soupçonne d'être encore et toujours un agent de la CIA, au cœur même du monde arabe et musulman, puisque tu as rendu des services inestimables à tes «*ennemis*» - christianisme sectaire et délirant qui projette leur apocalyptisme, sociétés de sécurité – car tu as secrété ton propre antidote, une amélioration des moyens de surveillance et de sécurité, une pression accrue sur les nations et les régimes arabes pour qu'ils luttent eux-mêmes contre ton islamisme, contre leurs propres manquements au Droit international... Avec une plume magique, tu as écrit les grandes lignes de notre Histoire de ces dernières années, et nous nous mouvons dans les ombres des lettres et des mots tracés par toi sur le mur de ta Caverne. Comme l'homme mystérieux de l'Allégorie de la Caverne, racontée par Platon, tu... Pardon. J'oubliais. Pour toi, il y a le Coran, et il n'y a que le Coran. Dont acte. Me permets-tu donc de faire connaître cette histoire et un peu de la culture grecque de l'Antiquité que je te suppose ignorer totalement en raison de ton obsession coranique ? Donc je disais que...

2 - Précis de culture – grecque

Platon est le père, avec Socrate, de «la Philosophie». En trois mots, je sais que je viens de cumuler les difficultés, car je vais devoir t'expliquer qui était Platon, qui était Socrate et ce qu'était «la Philosophie». Je vais tâcher de faire au mieux, sans être long. Platon, en fait Aristoclès, est né à Athènes, il y a 25 siècles environ, et il appartenait à l'une des plus nobles et des plus puissantes familles de la cité. Je pense que cette caractéristique parlera très clairement à ton cœur et à ton esprit, puisque, en somme, tu sais ce que c'est, toi aussi, que d'appartenir à une famille puissante et reconnue. Toi, tu es né au Yémen – terre arabe – et ta famille a pris son essor, social, en Arabie Saoudite. Socrate, lui, était un tailleur de pierre, un homme modeste. Je suis persuadé que tu ne méprises pas les hommes qui sont d'une telle condition – car, n'est-ce pas, le Prophète lui-même était un homme *comme* les autres, qui, par exemple, ne savait pas ni lire ni écrire. Socrate, lui, savait lire et écrire, mais il n'a jamais voulu écrire ; par contre, il a toujours recherché la plus grande sagesse possible, et pour cela, il prit l'habitude d'aller au devant des Athéniens pour les interroger et pour dialoguer avec eux. Il ne s'agissait pas, bien sur, de leur poser des questions anodines, du genre, «fera t-il beau demain ?», ou «comment devrais-je écrire un beau discours ?», mais il prit l'habitude, au fil des conversations, de poser les questions qui fâchent, «qu'est-ce que le bien ?», «qu'est-ce que le vrai ?», «qu'est-ce que le beau ?», «comment transmets-tu ce que tu sais ?», ... Il mena sa vie parallèle, à côté de son travail, ainsi, et il était très connu à Athènes – à l'époque, tu penses, c'était une petite ville, par comparaison avec nos mégalofoles, mais pour l'époque, c'était une grande ville, avec quelques dizaines de milliers d'habitants, et, petite et grande à la fois, chacun connaissait Socrate, et si beaucoup lui portaient au moins une sincère sympathie, si ce n'est une vraie affection, au point de le suivre dans ces pérégrinations urbaines, beaucoup aussi le détestaient ouvertement, et déclaraient publiquement que l'intérêt d'Athènes serait de supprimer un tel bon à rien dangereux. Ceux-là ont eu sa peau – ils ne l'ont pas tué de leurs mains, mais ils l'ont fait condamner par la cité elle-même, pour «détournements de mineurs» (il passait son temps avec la jeunesse), et «atteinte aux croyances religieuses de la cité» (certains affirmaient qu'il niait l'existence des Dieux, ou bien qu'il affirmait que les Dieux ne protégeaient personne en particulier). Platon-Aristoclès fit sa connaissance et ressentit un très grand *amour* pour ce vieux monsieur, et le suivit, l'écoula, dialogua avec lui, et fit de lui un héros qui dépassa les limites de la cité puisqu'il en fit l'interlocuteur principal de ses *Dialogues*, des livres dont les plus célèbres s'intitulent, la République, le Banquet, Phèdre, ... Toi, le fou du Prophète et d'Allah, peut-être aurais-tu pu vivre une telle vie d'amitié obsessionnelle, avec l'homme de Dieu, si tu avais eu l'heur de vivre à ses côtés ? Dans ses *Dialogues*, Socrate (et Platon derrière qui manipule les personnages pour leur faire dire ce qu'il veut, ce qui est normal, puisqu'il est l'auteur, comme il est censé de penser que dans le Coran, Dieu a dit exactement ce qu'il voulait dire pour nous toucher et obtenir de nous des ré-actions), évoque régulièrement «la philosophie», et par là il désigne en même temps –il faut que tu te concentres pour comprendre- un *nouveau rapport aux sagesse* et *aux savoirs existants*, un rapport d'interrogations et de compréhension, *mais également une nouvelle «sagesse»* qui lie un goût et une science des Nombres, comme un savoir exégétique des textes sacrés, une pratique de l'art musical – en somme, *une nouvelle Éducation*. En seras-tu surpris, mais Platon a fini par ouvrir une École, privée, «l'Académie», pour

mettre en œuvre cette Éducation. Leurs rapports personnels et le sérieux mis par Platon dans cet état d'esprit et dans cette pratique de l'interrogation personnelle ont été tellement intenses qu'ils ont rendu possible une fécondité intellectuelle extraordinaire, et que, ainsi, ils ont offert à notre histoire intellectuelle l'expression et le problème des *«Idées»* - il s'agit par là de désigner la forme de chaque chose, de la Justice, du Bien, ... Comme tu le vois, j'ai dû prendre du temps pour t'expliquer, et je n'en ai pas encore commencé de raconter *«l'allégorie de la Caverne»*. Il s'agit d'une histoire que conte Socrate dans le Livre VII, de *«la République»*. Chez nous, cette histoire est très célèbre, et elle est encore très mystérieuse, car son interprétation-explication a donné lieu à des conclusions divergentes. Selon cette histoire, il est un lieu, une Caverne, où les hommes, tous les hommes, vivent, enfermés et attachés. Leur tête et leur cou ne peuvent pas se tourner vers l'entrée de la Caverne, d'où vient la lumière, et ils doivent donc regarder seulement vers une paroi de la Caverne. Sur cette paroi, ils voient par moment passer des formes. Au fur et à mesure du temps, ils ont appris à reconnaître les formes en tant qu'elles sont à chaque fois une et particulière, et il s'agit pour eux d'un jeu qui les passionne – mais c'est aussi la seule activité de leur vie, d'une vie de prisonniers. Un jour, ceux qui sont les maîtres du Jeu, et qui vivent à l'extérieur de la Caverne, viennent détacher l'un de ces hommes, et il lui offre d'assister à tout le spectacle de la situation des hommes, de sa situation même quelques minutes plutôt. Ils voient donc ce que sont les formes mêmes, les vraies formes, avant qu'elles soient éclairées par la lumière du Soleil et qu'elles deviennent ombres sur la paroi de la Caverne. Puis il renvoie l'homme dans la Caverne. Lui qui sait maintenant que ses frères passent leur temps à contempler et à adorer un spectacle qui est en fait une part seulement, et la part morte, d'une mise en scène savante, lui qui sait que la vraie vie se trouve à l'extérieur de cette Caverne où trône le Soleil, et la Nature, libres, il veut faire savoir à ces frères ce qui se passe et les inciter à le libérer. Mais en fait, ses frères ne le croient pas, le jugent fou, et finissent par le tuer. Lorsque je t'ai vu, lorsque je te vois devant ta Caverne, je me demande : Oussama nous fait-il le coup de la Caverne ? *«J'étais dans les ténèbres, et je suis advenu à la lumière – le Coran, le Prophète, Allah, ...»* mais il s'agit là seulement de ta part d'une image, d'une mise en scène où il faut croire que tu es un homme libre et libéré, il s'agit seulement d'une attitude poétique qui sous-entend que tu es un homme libre parce que tu bénéficies du savoir ultime – mais nous n'en avons nulle preuve. Et si tu ne savais rien ? Voilà bien le paradoxe islamique : condamnation native de la poésie, le Coran est structurellement poétique, vers et images, et fait aimer, presque exclusivement, une *«pensée par images»*, et, condamnation de l'idolâtrie, c'est-à-dire de la divinisation d'une chose qui n'est pas divine, le Coran suscite presque nécessairement cette idolâtrie, celle du Prophète lui-même par des millions de musulmans qui oublient que le seul culte qui doit rendre est à Dieu et envers Dieu, et envers nul homme, quel qu'il soit, celle envers l'Ayatollah Khomeiny en Iran, le Mollah Omar en Afghanistan, et toi... Les musulmans sont souvent les premiers à oublier le Coran, et il faut que ce soit un mécréant qui les rappelle à ce paradoxe et à ce scandale ! Tu vois, moi, descendant de ces Grecs anciens qui ont parcouru les mers, fondé des colonies, des villes, ... j'entends avoir le droit de te poser cette question, et de te dire certaines vérités, ne t'en déplaie. Si je demande *«qui es-tu ?»*, je sais que je peux recevoir une réponse par ta biographie officielle, ce que chacun peut savoir. Ta famille a vécu et vit en Arabie Saoudite, la terre natale du Prophète, mais aussi une terre où s'écoule le pétrole, manne de... Dieu ? Car la famille royale Al Saoud. a pu, grâce aux revenus du pétrole, passer des commandes de construction immobilière aux montants mirifiques, comme pour l'enceinte de la Mecque. Certes, dans ta jeunesse, tu as un peu voyagé, hors de cette sphère arabe et musulmane. Mais tu es vite revenu à la

maison, avant de te faire chef de guerre, en Afghanistan, en Afrique, au Moyen-Orient, dans toute la grande Arabie géographique et par toi rêvée. Mais le monde ne se confond pas avec les frontières des pays arabes et musulmans. Pour ton «malheur», pour ta déception certainement, il n'existe pas seulement des pays arabes et musulmans. Voilà ce que tu es, dans l'image internationale : la passion d'être musulman, totalement, entièrement, radicalement, *uniquement*. Et moi, qui suis-je, voudrais-tu savoir ? Je suis «français», et donc je suis un occidental, blanc. Je pourrais être français et noir, ou arabe aussi, ou français et asiatique. Car mon pays a eu des «colonies» (je sais, ce n'est pas bien me diras-tu) et quelques uns des enfants de ces colonies vivent désormais sous mes tropiques. Vous, les Blancs, me diras-tu, vous vous appropriez ce qui ne vous appartient pas, comme les Juifs. Mais alors, puis-je te répondre, que penser et dire des *conquêtes arabes* ? Sont-ce seulement des contes ? ou bien des faits d'un lointain passé révolu ? Car les Arabes ne sont que des tribus de l'Arabie, avant la Prophétie. C'est l'extraordinaire enthousiasme prophétique, l'invitation donnée aux Arabes de porter la «Parole de Dieu», qui a fait sortir, il y a 14 Siècles, les tribus arabes de leur réduit, pour les envoyer, en Afrique du Nord, de l'Est et centrale, et en Asie, en somme dans un ensemble géographique non négligeable de notre planète. Les Arabes sont donc des colons – et donc, que peux-tu me dire pour justifier cette appropriation de terres, de biens, d'hommes et de femmes soumis, ... ? Mais, vois-tu, moi, je ne voudrais pas vous le reprocher – non pas que je sois plus magnanime que toi. Mais voilà : la colonisation définit l'histoire de notre espèce, l'histoire de l'espèce humaine. Imagines-tu un peu cela. Au commencement, *l'humanité est africaine, et noire*. Je dis cela, mais je me demande si tu acceptes la doctrine scientifique de la genèse de l'humanité, des mutations génétiques qui seraient à l'origine de l'apparition des «races». Je veux bien reconnaître que cette doctrine nous contraint à imaginer un développement tellement extraordinaire que cette même imagination est en difficulté pour suivre et comprendre les causes de ces évolutions, mais, moi, ici, je n'ai rien qui me permette de la contester – et je la trouve non seulement étonnante mais très appréciable, car, n'est-ce pas, elle nous le dit et le répète, nous sommes frères, dans nos racines, *noires* – je te l'affirme, depuis la «révélation» scientifique, elle qui fournit des preuves. Toi aussi, quoique tu en penses, tu es petit-fils d'un aïeul noir. Est-ce une déchéance pour toi ? Pour beaucoup de blancs d'aujourd'hui, cette théorie n'a rien de choquant, ce qui prouve bien que nous avons fait des progrès sur le racisme qui, pourtant, a tellement dominé notre Histoire récente. Oui, l'Humanité, née dans le rift éthiopien, a essaimé – et encore ce verbe est-il trop simplificateur pour ne pas être mensonger. Car l'Humanité ne fut pas, pendant longtemps, un essaim – mais seulement quelques colonnes d'hommes, de femmes, et d'enfants qu'une maladie particulièrement grave menaçait de décimer. Aujourd'hui encore, notre Humanité est par essence fragile, même si les apparences nous laissent croire que... 6 milliards, aucun continent sur lequel nous n'ayons pas pris place, une Asie qui domine le monde par sa démographie extraordinaire, 1 milliard d'habitants pour l'Inde, 1 milliard d'habitants pour la Chine, je te l'ai dit, l'Humanité colonise par nature le monde – et pourquoi pas nous les Blancs, et pourquoi pas les Juifs ? Pour nous, «la colonisation» désigne une période, passée et dépassée, celle qui couvre la fin de notre 18^{ème} siècle chrétien, jusqu'à la fin des années 60 ; mais beaucoup, y compris parmi nous, estime que cette colonisation se prolonge, avec ce que nous qualifions de «mondialisation», l'omniprésence de notre activité industrielle et commerciale dans l'ensemble des pays du monde – comme en Arabie Saoudite, pour l'extraction du pétrole. Sommes-nous en faute ? Si tu le penses, il faut le dire, mais il faut surtout le prouver. Je t'ai lu. Si j'ai bien compris, nous, les Blancs, n'avons pas le droit de laisser même notre ombre traîner en Arabie Saoudite, car il s'agit de la terre natale du Prophète, une terre donc sacrée, une terre

sacrée *arabe et musulmane*. Or nous ne sommes pas arabes et musulmans – et donc ton raisonnement entend que nous ne pouvons être inclus par cette terre puisque nous en sommes exclus par ton identité même – par notre différence même. Chez nous, une telle théorie est qualifiée de «raciste» - et qui sait, peut-être en aurais-tu cure ? Car n'y a-t-il pas selon toi des supérieurs et des inférieurs ? Des musulmans, des «fidèles à Dieu», et des mécréants ? Aux biens nés, à ceux qui sont nés dans «la vraie religion», il y aurait donc un droit fondamental, premier, essentiel, la propriété d'une terre dont ils seraient les héritiers, les responsables, mais également un droit d'exportation de la vraie religion, par l'appropriation des terres, par la «colonisation». Quant à nous, nous devrions vivre dans notre espace historique et n'en pas sortir – mais quelles en seront les frontières ? Et si parmi nous des hommes et des femmes reprenaient ta théorie à leur compte, pour leur propre bénéfice et à ton désagrément ? Si certains affirmaient que le monde nous appartient parce que nous sommes blancs et par nature supérieurs aux autres peuples – puisque nous sommes les ingénieurs d'un monde sans cesse nouveau, puisque nous avons créé les armes les plus puissantes, etc... ? La colonisation de la planète n'est le fait de personne en particulier puisqu'elle est l'œuvre de tous, *européens, américains, espagnols, arabes, juifs, peuples noirs, asiatiques, ...* et des Grecs dont j'ai commencé à te parler. La «colonisation» était au principe du développement des peuples et de la culture, grecs – de l'Antiquité. Lorsque la «pression sociale» devenait trop forte – lorsque les pauvres ne mourraient pas assez, lorsque les générations ne se renouvelaient pas assez, ou bien parce que la cité pouvait rêver de s'enrichir autrement que par le pillage des cités voisines-, les chefs de la cité décidaient qu'il était temps de fonder une nouvelle cité, qu'il était temps de *coloniser* une terre. Avaient-ils tort ? Violaient-ils un droit ? Et lequel ? Lorsqu'ils décidaient d'une telle «colonisation», ils entendaient par là le déplacement d'une population, hommes, femmes et enfants, mais qui, en général, ne rencontraient pas de «premiers arrivants», ou alors, un petit nombre rencontrait un petit nombre. Ces colons étaient donc sans concurrents – à la différence de la colonisation de nos derniers siècles qui colonisaient terres et peuples en même temps. Si tu me dis que les futurs «américains» ont ainsi fondé le plus grand État du monde au détriment des Indiens qui auraient été les «autochtones», je te dirais que tu commets un abus de langage, car il n'y a pas d'autochtones sur terre, qu'aucun homme n'est fils de la Terre, de telle ou telle terre, et que les Indiens eux-mêmes n'étaient que les premiers colons de cette Terre, et disposaient-ils, en somme, d'un simple droit de préséance – nous sommes les premiers arrivés. Bien sur, je ne suis pas en train de nier les liens qui unissent des peuples à une terre, mais je te rappelle que les peuples n'ont pas toujours existé, qu'ils n'ont pas toujours vécu là où ils se sont installés, où ils vivent désormais – je te rappelle que *tous les peuples sont nomades, comme les Arabes de l'ancienne Arabie*, que tous les peuples sont des colonisateurs, et il en fut ainsi pour les Indiens d'Amérique. Les Grecs, eux, le savaient et le reconnaissaient, publiquement, officiellement, et n'en étaient pas gênés. Tu ne sembles pas non plus en être gêné pour les peuples arabes qui ont conquis d'immenses territoires – tu sembles en être gêné que pour nous ! C'est que, j'oubliais, nous sommes *puissants* ! Est-ce un hasard, un mauvais coup du Destin, la preuve d'une influence maléfique qui voudrait martyriser les justes que seraient tous les musulmans ? Cette *puissance* qui est nôtre est-elle imméritée et illégitime ? Comment l'expliques-tu ? La devons-nous à Dieu ? Ou à notre religion, historique, le christianisme ? Vois-tu, je vais te rassurer. Le Dieu des chrétiens, et le christianisme, qu'il soit catholicisme, protestantisme, ..., n'est pour rien dans ce devenir historique, industrialo-scientifique, de notre civilisation*. La «raison» scientifique a même été stigmatisée au moins, pourchassée, vilipendée, condamnée au pire par ces religieux, qui avaient, *comme toi*, Dieu à la bouche toutes les quatre phrases. Lorsque nos

premiers savants de la physiologie humaine ont voulu connaître les mécanismes corporels, ils ont dû opérer les autopsies en cachette – car l'Église interdisait toute action sur les cadavres. Pourtant, nous devons à ces morts, les morts qui ont été ouverts, et les morts qui ouvraient les corps, d'avoir appris un certain nombre de réalités mécaniques de notre physiologie qui ont eu leur importance dans le développement d'une véritable médecine digne de ce nom. Car alors que la majorité des êtres humains qui ont vécu sur cette Terre ont tous pâti d'une durée de vie bien courte, de 40 ans en moyenne, nous avons repoussé cette limite, et désormais, dans nos pays avancés et peut-être imparfaits et peut-être insupportables, des hommes et des femmes atteignent les 80 et 90 ans, en –presque- parfaite santé, car ils peuvent encore se déplacer, exécuter un certain nombre de tâches, prendre plaisir à des moments de la vie. Aurions-nous pu tirer ce savoir efficace dans la Bible ? Non. Dans le Coran ? Non. Nos aïeux fondateurs, nos Grecs anciens, avaient leurs textes sacrés, l'Illiade et l'Odyssée dont je t'ai déjà parlé, mais ils ne leur seraient pas venus à l'esprit de penser et de déclarer que toutes les solutions aux problèmes pratiques pouvaient être trouvés dans les récits homériques, qu'il s'agisse d'un problème d'orientation pour un marin, un problème géométrique pour la construction d'une maison, ... Le fondateur de «la philosophie» dont je t'ai déjà entretenu, Platon, a même publiquement critiqué Homère, lui, l'aède aveugle conteur de la guerre de Troie, adoré par les Grecs, parce que, pour Platon, Homère, homme saint, commettait un...blasphème – parce qu'il attribuait aux Dieux –ah oui, les Grecs étaient des «chiens» de polythéistes !- des passions humaines et interféraient dans le cours des existences, par une influence secrète et capricieuse. Platon a dit : Homère se trompe et nous trompe, parce que les Dieux, plus puissants et plus intelligents que nous le sommes, ne peuvent, par leur être même, se permettre d'intervenir dans le cours de nos vies – nos vies qui, dicit Platon, sont donc libres, et c'est nous qui fixons notre Destin par nos pensées et nos intentions, c'est nous qui créons des vies qui n'étaient pas, qui ne sont pas, d'avance, écrites par une main aveugle et inconnue. Platon a donc été audacieux, et si Socrate fut condamné à mort, et exécuté par empoisonnement, le riche Platon eut le privilège de dire haut et fort certaines vérités vraiment transcendantes –elles ont passé les siècles sans prendre une ride- sans être menacé. Qui peut dire, en Arabie Saoudite, ou, auprès de toi, *le Prophète se trompe* – et donc il n'est peut-être pas certain que le Coran soit «la Parole de Dieu», ou au moins certaines Sourates ne relèvent pas d'une «Parole de Dieu»... ? Qui peut le dire – sans mourir ? Qui peut renoncer à l'Islam – ce qui est qualifié d'apostasie, «j'abandonne ma religion»-, sans mourir, sans être arrêté et condamné ? Les Grecs, nos aïeux fondateurs, ont été les premiers à faire l'expérience de *la distance* avec le Sacré – et «je», l'individualité, en est née – qu'elle soit celle d'un sage, comme Épicure, qui a professé une doctrine de vie de l'indifférence, ou celle d'un cynique, tiens, un *homme-chien*, qui maudissait les hommes pour leurs passions, leurs folies, leurs égoïsmes. L'un d'eux, un jour, a apostrophé Alexandre le Grand, le grand stratège macédonien, si jeune et déjà au sommet de la gloire méditerranéenne : «Pousse-toi de mon Soleil», lui a déclaré le cynique ; un homme seul a osé s'adresser comme à un égal à l'homme le plus puissant des cités grecques. Diogène en est-il mort ? Non. Alexandre fut non seulement magnanime, mais également respectueux de ce sens de la valeur de soi. La distance avec le Sacré est devenue la distance avec les hommes sacrés, les héros, et dès lors, l'individu a eu le droit «d'avoir son opinion», son sentiment et son jugement personnels sur une chose, sans que les autres lui interdisent cette pensée, même exprimée. Avec ses «Dialogues», où des hommes parlent à des hommes, Platon nous a montré la beauté et les réserves d'amitié qui existent entre nous – à condition que nous nous parlions. Avec toi, il n'y a que le Coran – qui est un long monologue, même divin, ...Veux-tu bien accepter une part

essentielle des fondements de notre, de mon occidentalité ? Je t'invite donc à un dialogue – car la plupart du temps, ceux qui parlent et ceux qui se parlent ne sont pas d'accord. Mais ils sont d'accord au moins sur deux choses : un – qu'ils ont le droit de penser des idées et de faire des choix différents ; deux – que, face à l'évidence de leur désaccord, ils n'en viendront pas aux mains, et pire encore, qu'ils auront laissé les armes là où elles doivent être. Car nous faisons le choix que nous pouvons vivre, malgré les difficultés, *sans tuer*. La «démocratie», si tu la détestes, EST ce choix même – vivre avec ceux qui sont différents de moi et avec lesquels je ne suis pas d'accord, sans me débarrasser d'eux au premier caprice de ma pensée et de ma sensibilité. C'est ce que les Grecs ont offert au monde, et que nous avons décidé d'hériter de leur culture, et il semble bien que la majorité des peuples de notre Terre se reconnaissent de plus en plus dans ce choix, dans ce goût de la tolérance et de la diversité. Et toi ? Tu comprends bien que le problème que tu poses n'est pas ta *passion islamique* – cet «amour de Dieu» est ton droit même, mais que tu refuses de le délier de ton choix des armes, de ta décision de tuer, et par là, tu décides que le dialogue ne peut avoir lieu, qu'il n'a pas d'intérêt et de sens... C'est pourquoi je vais me permettre d'être libre et audacieux à ton égard, car il faut bien que, une fois dans ta vie, tu entendes ce qui ne te plaira pas, une fois...

3 - Dieu est une femme...

J'en suis presque sûr. Tu crois que je blasphème volontiers, que je te provoque sur l'une de tes convictions les plus profondes, par pur plaisir ? Je veux commencer par te le dire avec fermeté : lorsque j'écris, lorsque je dis «*Dieu est une femme*», je n'entends pas mépriser ta religion, je n'entends pas me moquer d'elle, je n'entends pas blasphémer par provocation «satanique», mais simplement dire, écrire et répéter «*Dieu est une femme*» - parce que je le crois ! Et puis si tu es choqué, il serait temps que tu comprennes que des hommes et des femmes, parfaitement sensés et qui vivent en même temps que toi, sont eux aussi choqués par tes convictions, y compris par celles qui semblent pour toi relever du bon sens, comme cette «idée» selon laquelle Dieu serait nécessairement un être mâle... Il faudrait que je sois totalement ignorant pour ne pas avoir appris et compris que le Dieu des «monothéismes» -ton Islam, le christianisme, le judaïsme-, est désigné systématiquement par une identité masculine, est représenté par un vieux barbu, en somme sur le modèle de l'aïeul le plus sage... Mais, tu le reconnaîtras sans doute avec moi, il s'agit là d'une image – et quel rapport peut-il y avoir entre une image finalement très anthropomorphique et l'être lui-même ? Sur ce plan là, l'Islam ne fait-elle pas preuve d'une grande audace et d'une grande sagesse en interdisant toute représentation de Dieu – puisque nul ne sait à quoi «il» ressemble. Tu me diras : puisque nous ne savons pas s'il est «mâle», tu ne dois pas en faire une «femelle». Et je te répondrais que, puisque cette civilisation religieuse du Moyen-Orient en fait un mâle depuis des siècles, je demande donc le droit d'en faire un être féminin pendant quelques minutes – si ce n'est pas trop te demander... Je veux te poser une première question : qui, sur cette Terre, aujourd'hui et maintenant, connaît Dieu, peut prouver qu'il connaît Dieu – et que Dieu le connaît ? Qui ? Toi ? Mais tu ne connais pas Dieu. Tu es «musulman», dis-tu. Dis-moi, si je ne m'abuse, cela signifie donc que tu crois en Dieu parce que le Coran te révèle sa Parole, et donc nécessairement son existence, son être. Mais c'est le Coran qui décide de ta foi. Mais le Coran n'est pas Dieu – seulement sa Parole. Donc si tu connais Dieu uniquement par le Coran, tu connais sa Parole – mais lui ? ou elle ? ou... ? A moins qu'il-elle t'ait parlé, ou ait parlé à travers toi – comme il l'a fait avec Mohammed ? Jusqu'ici, nul, de ceux qui te connaissent et te chérissent n'ont jamais fait part d'une quelconque expérience mystique de ta part. J'en conclus donc que tu ne connais pas Dieu – directement, précisément, clairement, et que tu ne sais ni ce qu'il est, ni ce qu'il peut, ni ce qu'il dit – pardon, je m'emporte, et je fais de Dieu à chaque fois un «il» alors que je veux que ce soit un «elle», emporté que je suis par les siècles de préjugés, de répétition... Est-ce que je le, la, connais ? Non. Je veux dire que s'il fait partie de mon expérience, il ne se figure pas en elle comme un sujet particulier, comme un individu ; car je veux bien accepter l'idée que je fais l'expérience de son existence à travers celle du monde. Et n'est-ce pas la première preuve que les monothéismes dualistes sectaires nous assènent à coup de Genèse ? Le monde n'est-il pas censé être l'œuvre de ce créateur, de cette créatrice ? Le monde – c'est-à-dire la Terre, c'est-à-dire les sols, les eaux, les nuages, les montagnes, les vallées, les volcans, les arbres, les oiseaux, les déserts, les précipices, les fleurs, les abeilles, ... - mais pas seulement la Terre, la Lune, les planètes, Mars, Jupiter, Neptune, notre astre solaire, le Soleil, et les météores, et les autres systèmes solaires, et le vide, ..., et toi, et moi. Tu reconnaîtras avec moi qu'une telle création –le génie de la langue grecque la désignait par «*poiesis*», une création donc par nature poétique-, une création d'une telle ampleur sous-entend une force créatrice

extraordinaire, qui dépasse les capacités des épaules d'un petit Dieu anthropomorphe, barbu et colérique. Tu reconnaîtras avec moi que ce Dieu n'a pas lésiné sur les moyens, et n'a pas choisi de concevoir et de créer un monde uniforme et simplifié, mais au contraire extrêmement divers et complexe. Nous en sommes, tous les deux, l'illustration. Nous ne nous ressemblons pas, malgré nos ressemblances – oui, nous sommes tous les deux des hommes, avec une tête, des yeux, une bouche, un nez, un visage donc, un cou, un buste, des bras, un sexe (oh là là, quelle affaire !), des jambes, un pied (je passe en revue les éléments de notre constitution élémentaire pour que tu vérifies que nous sommes bien conçus de manière semblable, car, dans le cas inverse, je souhaite que tu m'avertisses de ce qui te manque ou de ce que tu possèdes en surplus...). Nous avons, sous ce crâne, un cerveau – as-tu déjà regardé la forme d'un cerveau, ce ramassis de choses cachées depuis la fondation du monde, ce que nous désignons dans notre langage scientifique par neurones, synapses, ... ? Nous sommes ainsi faits – semblablement faits, et pourtant nous ne nous ressemblons pas, et nous ne semblons pas faire usage de notre pensée dans des directions parallèles. Mais peut-être que cette diversité et cette diversification du réel par notre propre faute ou par notre génie particulier agréée à cette force créatrice. Quoiqu'il en soit, cette force a organisé le déploiement d'un réel d'une variété et d'une beauté, extraordinaires – elle a enfanté du monde. Elle – car ce sont les femmes, et les femelles, qui portent en elles la vie et qui lui donnent naissance. Nous, les mâles, ne sommes que des porteurs de germe – nous passons, nous offrons nos germes, et nous repartons, libres certes, mais nul d'entre nous n'a connu les devoirs, les souffrances et les sensations heureuses de la gestation et de l'enfantement, nous, nous sommes, par nature, amputés d'une expérience décisive, faire naître, porter, et donner la vie, une nouvelle vie. En cela, nos femmes prolongent le travail, la volonté, l'intention, de cette force créatrice – et je dois donc conclure logiquement que les femmes et les femelles sont donc, par nature, plus proches d'Elle, que nous. Ne dis-tu pas exactement le contraire ?

Jean-Christophe Grellety

Extrait de «Dieu sans religions», suivi d'une «Lettre à Oussama Ben Laden», ouvrage à paraître en 2011-2012